Document generated on 09/17/2024 7:38 a.m.

Études littéraires africaines

Quelques aspects de la création artistique et de la littérature sud-soudanaises à Juba et au sein de la diaspora

Catherine Miller

Number 28, 2009

Littératures du Soudan

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1028792ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1028792ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Miller, C. (2009). Quelques aspects de la création artistique et de la littérature sud-soudanaises à Juba et au sein de la diaspora. *Études littéraires africaines*, (28), 31–44. https://doi.org/10.7202/1028792ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

QUELQUES ASPECTS DE LA CRÉATION ARTISTIQUE ET DE LA LITTÉRATURE SUD-SOUDANAISES À JUBA ET AU SEIN DE LA DIASPORA

Le domaine artistique a connu une césure profonde entre le nord et le sud du Soudan. Durant plusieurs décennies jusqu'au milieu des années 1990, le nord connaissait peu la culture du sud, au-delà de sa représentation folklorique à la télévision et lors des festivals. Les livres et les revues traitant de la poésie et de la littérature ne mentionnaient que la production en langue arabe, oubliant les quelques auteurs anglophones du sud.

Les raisons de cette césure étaient nombreuses. Un facteur important a été le développement inégal opéré durant la période coloniale, suivi de guerres effroyables dans le sud, qui empêchèrent l'émergence d'une forte culture urbaine dans la région. Le sud du Soudan a subi presque un demi-siècle de guerre entre 1956 et 2005, et il n'est donc pas étonnant que la région n'ait pas connu l'émergence d'une solide expression littéraire, culturelle et artistique. Le sud du Soudan manquait et manque toujours d'infrastructures culturelles de base. Un autre facteur crucial a été la domination politique et culturelle de l'élite issue du centre et du nord du Soudan, qui a monopolisé les médias et a favorisé la dissémination de la culture urbaine du nord. Alors qu'un héritage culturel africain commun aurait pu faire le pont entre les deux parties du pays, les positions politiques et idéologiques ont accentué le fossé entre elles.

Aujourd'hui, les rares artistes et écrivains du sud du pays qui ont émergé sur la scène internationale vivent presque tous à l'étranger ou bien viennent de rentrer au pays très récemment. Ils sont dispersés dans le monde entier, en Afrique de l'Est, à Khartoum ou au Caire, en Grande-Bretagne ou ailleurs en Europe, aux États-Unis, au Canada, en Australie… Quels sont les liens qui unissent ces artistes dispersés ? Peut-on dire qu'il existe une culture urbaine et une littérature sud-soudanaises ? Dans quelles langues ces artistes s'expriment-ils ? Qu'en est-il de ceux qui se sont installés à Khartoum, qui utilisent l'arabe et qui contribuent ainsi à atténuer le fossé culturel entre le nord et le sud ?

Ces questions nécessiteraient une recherche approfondie. J'ai connu Juba au début des années 1980 mais je n'y suis plus retournée depuis et je ne peux dire ce qui s'y passe exactement, en particulier depuis les changements survenus en 2005. En préparant cet article, j'ai tenté de trouver les informations disponibles sur Internet à propos de la littérature et de la production artistique dans le sud du Soudan. La plupart des informations proviennent de Sud-Soudanais basés à l'étranger, essentiellement aux États-Unis et en Europe, et aussi d'un site web (*Gurtong*)[1] basé au Kenya, mais en rapport étroit avec Juba. Ceux qui vivent aux États-Unis bénéficient d'une meilleure

[1] http://www.gurtong.com/.

couverture sur le Net, en particulier les fameux *Lost Boys* (anciens enfants-soldats), qui ont réussi à écrire leur propre histoire ou à devenir des *rappers*.

Naviguer sur le web peut bien sûr conduire à une fausse représentation de la réalité ; c'est pourquoi j'ai préféré opter pour une sorte de journal personnel ne présentant que quelques moments, lieux et acteurs de la scène artistique et littéraire sud-soudanaise. On peut se demander quel est le poids de la littérature, comparé à celui des autres formes artistiques (en particulier la musique et le théâtre). Il semble que l'oralité et la musique restent les composantes majeures des cultures du sud du pays, mais la littérature se diffuse elle aussi petit à petit, en particulier parmi les jeunes sudistes de la diaspora.

La scène culturelle à Juba entre 1981 et 1984

Juba, capitale du sud du Soudan de 1972 à 1982, était considérée comme la ville la plus dynamique et la plus active de la région. En 1981, Juba commençait à peine à se remettre de la première guerre civile (1956-1972), qui l'avait pratiquement vidée de ses habitants de 1964 à 1972. La croissance de la ville était impressionnante. Conformément aux accords d'Addis-Abeba, le gouvernement du sud menait une politique assez autonome dans divers domaines, incluant les domaines culturels et linguistiques puisque les langues du sud devaient être revalorisées. Une nouvelle université fut créée à Juba en 1977.

Mais les ministères, aux moyens très limités, ne pouvaient pas agir comme des acteurs institutionnels de premier plan dans le domaine culturel. Pour autant que je me souvienne, il n'y avait pas de revue culturelle importante, pas de grande librairie à Juba, pas de cercle d'écrivains. Le centre culturel Nyakuron[2], créé par le ministre de la Culture et de l'Information, était un centre de conférence polyvalent qui comprenait un théâtre et une salle de cinéma, mais qui était surtout connu comme discothèque. L'institution culturelle officielle la plus importante était la Radio du Conseil national des Églises, qui émettait des programmes dans diverses langues du sud, diffusait de la musique traditionnelle ainsi que de la musique est-africaine, et retransmettait des pièces de théâtre à caractère social en arabe de Juba. Ces pièces courtes, jouées par de jeunes acteurs, étaient diffusées presque chaque jour et remplissaient une fonction sociale : éveiller la conscience des auditeurs, en particulier des femmes, à propos des problèmes tels que la qualité de l'eau, l'alcoolisme… Ces pièces, comme la série *Beni u benu* (Entre lui et moi), avaient un franc succès et peuvent être considérées comme les prémisses d'un théâtre populaire. Outre la radio, les Églises étaient impliquées dans de nombreuses activités culturelles (mini-festivals, ateliers, etc.) et dans la promotion des langues et des cultures du sud.

---

[2] Le Centre a été créé dans les années 1970 par le Pr Ambrose Ahang Beny, spécialiste de littérature anglaise. Voir :
http://www.gurtong.com/forums/index.php?showtopic=3104.

Le domaine le plus dynamique était le domaine musical, avec une présence très forte de la musique traditionnelle ou est-africaine dans de très nombreux lieux (cérémonies funéraires, bars, églises, fêtes officielles, discothèques, etc.) ; mais même là, la scène professionnelle était assez limitée et ni la musique urbaine régionale ni la production de cassettes commerciales ne s'étaient encore développées. La situation économique à Juba et en Équatoria était encore trop fragile pour permettre le développement d'un marché culturel urbain. Juba commençait à peine à devenir une ville africaine animée lorsque la guerre resurgit ; beaucoup d'étudiants, d'intellectuels, de fonctionnaires et d'artistes fuirent alors à l'étranger ou dans le nord du pays. L'émigration et le déplacement des populations redevinrent le sort des artistes et des écrivains sudistes.

Les pionniers de la littérature du Sud-Soudan

Dans les années 1970 et 1980, la littérature sudiste imprimée (romans, poésie et essais) était exclusivement anglophone et aucune de ses grandes figures n'était basée à Juba. Trois noms symbolisent cette période : Francis Mading Deng, Bona Malwal et Taban Lo Liyong. Les deux premiers étaient très connus dans le nord, étant diplômés de l'Université de Khartoum et ayant occupé des postes importants dans le gouvernement national. Ils incarnaient l'élite politique et intellectuelle du sud, qui avait des liens étroits avec le nord même s'ils étaient souvent en opposition avec lui. Taban Lo Liyong, lui, a grandi en Afrique de l'Est et est devenu une figure bien connue des études postcoloniales africaines dans les universités est-africaines ; il était toutefois moins connu au Soudan. Il représente un autre visage de l'élite intellectuelle sudiste (et particulièrement équatorienne), entretenant des liens étroits avec l'Afrique de l'Est.

Bona Malwal est un journaliste et politicien *dinka*. Il a été l'éditeur en chef de *Vigilant* en 1965, puis le directeur en chef du mensuel *Sudanow* de 1975 à 1978, un journal anglophone sponsorisé par le Ministère de la Culture et de l'Information à Khartoum, une sorte de vitrine libérale du régime, qui comprenait des pages culturelles et publiait parfois de courts romans ou des contes du sud, participant ainsi à la diffusion de la culture sud-soudanaise[3]. Nommé en 1976, Bona Malwal est Ministre de l'Information et de la Culture jusqu'en 1982. De 1986 à 1989, il dirige le quotidien *Sudan Times* et le *Guiding Star*. Puis il s'exile en Grande-Bretagne et dirige le *Sudan Democratic Gazette*. Après les accords de paix de 2005, il retourne au Soudan où il est nommé conseiller du Président Omar Al-Bachir. Il a écrit divers essais politiques, dont *People and Power in Sudan* et *Sudan, a Second Challenge to Nationhood*[4]. Considéré

[3] *Sudannow* est le plus ancien magazine de toute la presse soudanaise avec plus de trente années d'activité. Voir :
http://www.sudanvisiondaily.com/modules.php?name=News&file=article&sid=3917

[4] *People and Power in Sudan : the Struggle for Stability*. London : Ithaca Press, 1981, v-277 p. ; *Sudan : a Second Challenge to Nationhood*. New York : Thornton Books, 1985, v-42 p.

comme une figure-clé controversée de l'intelligentsia sudiste, Bona Malwal symbolise le mariage de la politique et du journalisme. Son itinéraire est révélateur du rôle que la presse a joué chez les intellectuels du sud. Les journaux ont été le principal outil d'expression politique mais aussi culturelle, publiant poèmes, légendes et nouvelles à une époque où les maisons d'édition étaient rares. Ainsi la plupart des nouvelles et des poèmes du sud ont-ils été publiés dans les journaux et les magazines sudistes tels que *The Explorer* (dirigé par Ambrose Dok en 1966), *Khartoum Monitor* (dirigé par Alfred Taban), *Sudan Vision* (dirigé par Simon Gaitu). Aujourd'hui, Alfred Taban, qui a grandi en Équatoria et s'est ensuite installé à Khartoum, continue à œuvrer pour une presse indépendante qui soit un forum pour les sudistes.

Francis Mading Deng, né en 1938, est le fils d'un chef traditionnel *dinka* d'Abiey (Nil Blanc). Juriste et anthropologue, il a occupé divers postes officiels au Soudan (ambassadeur, Ministre des Affaires étrangères) avant de s'installer aux États-Unis en 1983 et de devenir chercheur dans différentes institutions américaines et représentant du Secrétaire Général des Nations Unies depuis 1992. Il a publié plus de vingt livres, dont deux romans. Ses premiers écrits étaient consacrés à la culture *dinka* et à la diversité culturelle du Soudan : *Dinka of the Sudan*, *Dinka folktales*, *Africans of two worlds*, *Dinka cosmology* [5]. Tous ces livres étaient disponibles à Khartoum. *African of two worlds*, imprimé par Khartoum University Press, était vendu à un prix raisonnable et circulait largement, contrairement aux autres livres parus ensuite aux États-Unis. Ses deux romans, *Seed of Redemption : A Political Novel* (1986) et *Cry of the Owl* (1989), tous deux publiés par Lilian Barber Press, poursuivaient de manière plus personnelle le questionnement de l'auteur à propos de l'identité et de la modernité dans un monde complexe. En 1987, il publie la biographie de son père : *The Man called Denk Majok*[6]. Depuis 1990, il a publié divers essais à propos des Droits de l'Homme, de la résolution des conflits en Afrique, des conflits identitaires au Soudan… Francis Mading Deng est un essayiste avant d'être un romancier, mais l'impact de ses textes a été et reste considérable. Ses écrits font partie des rares témoignages « de l'intérieur » sur la société sudiste. Il peut être considéré comme un passeur, traduisant en anglais les mots et la culture de son propre peuple pastoral tout en leur octroyant une considération académique. Son analyse des symboles culturels et des composantes d'une société pastorale aident les artistes sudistes à s'approprier leur héritage et à en être fiers. Il reste une figure importante de la diaspora sudiste à travers le monde.

Taban Lo Liyong est né en 1938 dans le Sud-Soudan mais il a grandi en Ouganda. Il a été « le » poète du Sud-Soudan durant de nombreuses années. Il

---

[5] *Dinka of the Sudan*. New York : Holt, Rinehart and Winston, 1972, xiv-174 p. ; *Dinka folktales : African stories from the Sudan*. New York : Africana Pub. C°, 1974, 204 p. ; *Africans of two worlds : the Dinka in Afro-Arab Sudan*. Khartoum : Institute of Asian and African Studies, University of Khartoum, 1978, xx-244 p. ; *Dinka cosmology*. London : Ithaca Press, 1980, 348 p.

[6] *The Man called Denk Majok. A Biography of Power, Polygyny and Change*. 1st Africa World Press ed. ; Lawrenceville : Red Sea Press, 2009, XVI-321 p.

est le seul poète sud-soudanais enregistré dans Wikipédia dans la liste « Principaux poètes soudanais »[7] Ayant passé le plus clair de son temps en Ouganda, au Kenya et à l'étranger, il n'a jamais été présent physiquement au Sud-Soudan jusqu'en 2007, lorsqu'il a décidé de venir à Juba et de devenir le vice-recteur de l'Université de Juba. Ses recueils de poèmes et de nouvelles comprennent, chez Heinemann Publisher, *Fixions* (1969), *Easting Chiefs* (1970) et *Another Nigger Dead* (1972) ; chez Africa World Press, ils incluent *Ballads of Underdevelopement* (1976), *The Cows of Shambat* (1992) et *Carrying knowledge Up a Palm Tree* (1997). Il a aussi publié des essais de critique littéraire comme *The Last Word*[8] et *Meditations in Limbo* (1970)[9]. Certains de ses livres ont été publiés par la Penguin East African Collection dès les années 1970 et ils étaient disponibles à Juba. Dans sa poésie, Taban Lo Liyong mêle introspection personnelle et tradition africaine. Outre le fait d'être poète, il devint une figure essentielle des études postcoloniales, militant pour l'émancipation des écrivains africains par rapport aux modèles européens, et appelant à un système éducatif qui mettrait en relief la tradition orale africaine. En février 2007, il fut invité par le British Council à participer à une rencontre littéraire à Jebel Barkal (Nord-Soudan) avec Victor Lugala (un écrivain et journaliste radio basé au Kenya) et Stella Gaetano (écrivaine sud-soudanaise basée à Khartoum). Il est présenté comme une figure-culte parmi les jeunes sudistes[10] parce qu'il s'est toujours fait l'avocat d'une certaine « négritude » et qu'il ne s'est jamais compromis avec le régime de Khartoum.

D'autres écrivains et poètes sudistes, comme Sirr Anaï Kelueljang, poète et journaliste, sont moins connus et n'ont jamais eu la chance de voir leurs œuvres publiées par des maisons d'édition internationales. Il n'existe pas encore d'anthologie de la poésie traditionnelle ou moderne du Sud-Soudan, ni de recueil de nouvelles, mais un certain nombre de sites web commencent à constituer une bibliographie[11]. Un aspect frappant de la littérature sud-soudanaise de cette période est le petit nombre d'œuvres de fiction par rapport aux essais politiques et culturels. Dans les années 1970 et 1980, la littérature sudiste était encore largement occupée à transcrire l'héritage oral (chansons, légendes…), et l'émergence de voix individuelles était encore très rare.

---

[7] Wikipedia http://en.wikipedia.org/wiki/sudanese writers/ et http://en.wikipedia.org/wiki/Taban_Lo_Liyong Retrieved 10/03/09

[8] Liyong (Taban Loo), *The Last word : cultural synthesism*. Nairobi : East African publi. House, 1972, 209 p.

[9] Liyong (Taban Loo), *Meditations in Limbo.* Nairobi : Equatorial Publishers, 1970, 72 p.

[10] Voir notamment : http://www.sudanvisiondaily.com/modules.php?name=News&file=article&sid=18150 et http://playbookbeta.files.wordpress.com/2009/05/writers-forum-jerel-barkal.pdf

[11] Voir par exemple le site http://www.gurtong.org/ qui reste toutefois sélectif.

En diaspora : Khartoum et le Caire dans les années 1990 et 2000

À partir de 1984, près de deux millions de sudistes s'enfuirent vers le nord du pays, en particulier à Khartoum. Certains continuèrent jusqu'au Caire, espérant obtenir un visa pour les États-Unis ou l'Europe. Petit à petit, malgré une situation économique difficile, un certain nombre d'artistes du sud émergèrent dans ces deux villes. Soutenues par les ONG, les Églises et les associations d'étudiants (particulièrement dans l'orbite de l'Université américaine du Caire, AUC), les activités culturelles furent d'abord orientées vers la promotion de la culture traditionnelle par le biais de festivals de danses traditionnelles des diverses tribus. Quelques groupes de musiques modernes (reggae, jazz, etc.) tentèrent d'éclore, mais ces tentatives n'eurent pas de suite durable, car les conditions économiques empêchaient les jeunes musiciens de vivre de leur art et de développer leurs propres groupes et leurs propres styles.

À partir des années 1990, le Caire est devenu, dans l'orbite du département d'études africaines de l'AUC, un lieu de rassemblement pour les artistes soudanais, y compris sudistes, comme le jeune peintre Santo Wol Chol Wol, né à Port-Soudan et ancien étudiant de l'Université de Khartoum. Après avoir rejoint l'AUC en 2006, il est devenu membre de l'atelier Sawa et a participé à une exposition collective qui s'est tenue dans l'une des galeries les plus célèbres du Caire, la *Town House*. Santo Wol Chol Wol fait partie des quelques artistes sud-soudanais cités dans une longue liste d'artistes sur le site *Sudanist Artist Gallery*[12], une galerie virtuelle créée en 1999 par Ahmed Al-Mardi et Iman Shaggag de l'Université de Pennsylvanie.

À Khartoum aussi, malgré une situation économique très difficile, les artistes du sud ont pu développer de nouveaux genres, mêlant héritage traditionnel et nouvelles formes d'expression urbaines. Le groupe le plus emblématique de cette période, le *Kwoto Theatrical Popular Group*[13], a fait l'objet de plusieurs articles[14] et d'une thèse de doctorat[15].

Kwoto (« La pierre » en toposa) fut créé en 1994 par quatre jeunes sudistes : Samani Lual (un *Dinka Bor*), Stephen Affear Ocholla (un *Anuak* du Haut-Nil), Alfred Derek et Nicolas Francis (tous deux des *Balanda* du Bahr Al-Ghazal). Samani et Derek sont diplômés de l'Institut des Arts de Khartoum et ont été membres de l'Union des acteurs soudanais. Le groupe Kwoto comprenait quarante-cinq acteurs représentant dix-huit ethnies du sud, tous étudiants à

---

[12] http://www.sudanartists.om, consulté le 30/06/2009.

[13] Informations provenant d'interviews avec deux membres fondateurs de Kwoto (Stephen Affear Ocholla et Nicolas Francis) à Khartoum, le 13 mars 2000, et de recherches sur Internet en juillet 2009.

[14] Dikon (L.), « Youth Theater in the Displaced People's camp in Khartoum, Kwoto », *in* : *African Theater*. M. Etherton, M. Banhma and J. Plastow Eds. Oxford : James Currey; Hollywood (CA): African Academic Press, 2006, p. 78-85. Article accessible sur : http://books.google.co.ma/

[15] Lorins (R.), *Inheritance: kinship and the performance of Sudanese identities*. Doctoral dissertation. Austin : The University of Texas, 2007. en ligne sur : http://repositories.tdl.org/tdl/handle/2152/3494?

Khartoum. Leurs performances mêlaient des chansons en langues vernaculaires du sud et des pièces en arabe de Juba et en arabe de Khartoum. Leur action était à la fois artistique et sociopolitique : promouvoir l'unité du sud et la conscience culturelle parmi les réfugiés sudistes, combattre les divisions ethniques entre sudistes, rendre les jeunes Sud-Soudanais fiers de leur culture. Ils créaient également de petites pièces pour informer les déplacés sur des questions telles que le sida[16]. On peut les considérer comme des artistes engagés. Ils se produisaient souvent dans les camps de déplacés et les bidonvilles de Khartoum, et ils bénéficiaient du soutien des Églises. En 2002, le *Kwoto Theatrical Popular Group* devint le *Kwoto Cultural Center*.

Leur engagement en faveur des déplacés du sud à Khartoum leur apporta le soutien de diverses institutions internationales travaillant avec les communautés de déplacés (Ford Foundation de 1993 à 1997, NED – National Endowment for Democracy – de 2000 à 2005[17], Oxfam de 2007 à 2009[18]), ce qui les aida à développer leur potentiel créatif. À partir de 1998, ils devinrent très connus à Khartoum, où ils étaient invités aux cérémonies officielles soudanaises ainsi que lors d'événements organisés par les Nations Unies ou les ambassades étrangères. Ils furent également invités quelques fois à l'étranger, notamment aux festivals de Carthage (1997), de Dubaï (1999) et de Beyrouth (1999). En janvier 2005, *Kwoto* se produisit lors de la cérémonie de signature du *Comprehensive Peace Agreement* à Nairobi, entre le gouvernement du Soudan et le SPLA/M (Sudan People's Liberation Army/Movement).

Ils étaient capables de concilier un discours intellectuel et politique – sur des thèmes comme la situation des déplacés sudistes à Khartoum, l'importance de la culture pour maintenir la cohésion sociale, l'identité et le développement d'une nouvelle solidarité entre sudistes, etc. –, et des représentations théâtrales qui parlaient à la fois aux déplacés sudistes, aux nordistes et aux étrangers. Leurs sources d'inspiration étaient variées :

- La culture traditionnelle du sud : musique, chant, danse, vêtements, genres oraux, figures populaires comme le faiseur de pluie (*Kujur*), esprits (*Jnuun*)…). Dans ses performances, *Kwoto* intègre la musique et les chansons de divers groupes (Dinka, Nuer, Shilluk, Azande, Bari) et prend soin de les représenter de manière équilibrée.
- Une expérience théâtrale pionnière à Juba. Leur figure emblématique est Amona Kabasi, un soldat de la seconde guerre mondiale, qui faisait du théâtre et chantait en arabe de Juba dans les années cinquante et soixante, tout en militant pour les lépreux.
- Un théâtre participatif et militant contemporain, inspiré du Théâtre de l'Opprimé et de celui du Développement, en lien avec les églises.

---

[16] On peut lire dans leur présentation : « Kwoto contributes to the re-establish of the self-esteem and dignity of IDPs [Internal Displaced People], promotes understanding among the Northerners and creates a suitable atmosphere for exchanging views and dialogue ».

[17] http://www.ned.org/grants/02programs/highlights-africa.html Africa Grantee in the Spotlight : Kwoto Cultural Center, consulté 1/7/09.

[18] http://oxfamnovib.nl/id.html?id=PROJ_DETAIL&pid=SUD-502584-0005449

Ils ont été en contact aussi avec diverses troupes de théâtre dans le monde, si bien que, comme l'écrit Rebecca Lorins :

> *Kwoto's theater reflects this process of hybridization and is an amalgamation of indigenous performance forms, Arabic language, and Western theater styles and techniques, including absurdist drama, theater-for-development, theatre of the oppressed, and school and Church-sponsored radio and stage dramas produced by educated southerners during the 1970s*[19].

Lorsque j'ai rencontré la troupe de *Kwoto* en 2000, j'ai trouvé particulièrement intéressante leur utilisation de l'arabe de Juba[20]. Ils étaient parmi les premiers artistes sud-soudanais à développer un discours articulé sur le rôle de l'arabe de Juba comme moyen d'expression créative au nord comme au sud du Soudan. L'arabe de Juba avait déjà été utilisé par la Radio du *Sudan Council of Churches* pour ses petites pièces de théâtre, mais c'était à Juba même, dans un contexte où cette langue était la principale *lingua franca*. Les membres de *Kwoto* connaissaient l'arabe véhiculaire du sud du pays mais ils vivaient à Khartoum et parlaient également l'arabe dialectal nord-soudanais. Le choix de l'arabe de Juba dans le contexte de Khartoum était pragmatique mais également très symbolique : un signe d'identité pan-sud-soudanaise. Ils ont été les premiers, je pense, à écrire de longues pièces de théâtre en arabe de Juba au moyen de caractères arabes. Les chansons des pièces, elles, étaient souvent écrites en langues vernaculaires du sud, de manière à véhiculer un aspect plus émotionnel. En revanche, les chansons « modernes », comme celles du groupe *Orupaap*, créé par Stephen Ochalla, étaient en arabe de Juba.

J'ai la copie de trois scripts non publiés : *Minu yau juwa* (منو يا هو جوه) (Qui est à l'intérieur ?), *Gamar (* قمارا) (La lune) et *Warnish* (ورنيش) (Le cirage), ainsi que deux chansons (*Suzy* et *Adab Giyaafa*) écrites par Stephen Ochalla sur une mélodie d'inspiration congolaise. Ces scripts n'ont jamais été publiés et n'ont donc pas été standardisés ; ils reflètent un usage écrit « spontané » de l'arabe de Juba en caractères arabes, qui ne suit pas de règles fixes. L'écriture arabe est plus proche de la prononciation de l'arabe de Khartoum, mais lors des performances, c'est la prononciation de l'arabe de Juba qui reprend le dessus. Le même mot apparaît parfois avec une orthographe différente. Les didascalies sont notées entre parenthèses en arabe standard. Le script doit être lu avec la prononciation du sud pour rendre la « voix du sud ». Parfois, la lecture peut être difficile pour qui ne connaît pas l'arabe de Juba.

La première pièce, *Minu yau juwa*, qui est très courte (six pages), a été écrite par Samani Lual, adaptée par Stephen Ochalla et dirigée par Derek Alfred. Inspirée d'une fable animalière typiquement africaine, elle vise un public d'enfants. C'est le genre de pièces basées sur la littérature orale réinterprétée de manière théâtrale. Un lapin veut rentrer chez lui, mais

---

[19] Lorins (R.), *Inheritance…*, *op. cit.*, p. 201.

[20] Miller (C.), « Juba Arabic as a way of expressing a Southern Identity in Khartoum », *in* : *Aspects of the Dialectology of Arabic Today*. A. Youssi *et alii* Eds. Rabat : AMAPA-TRIL, 2002, p. 114-122.

découvre qu'un étranger s'y est introduit et refuse de le laisser entrer. Le lapin demande à l'étranger de partir, mais celui-ci prétend être un grand animal et menace le lapin qui, effrayé, ne sait pas comment le chasser. Il va demander l'aide de la grenouille, puis du tigre, du renard et de l'éléphant, qui essaient tous de l'aider mais qui ont finalement tous peur de cet animal inconnu. Ils proposent des solutions stupides (détruire la maison, l'incendier…) jusqu'à ce que la grenouille utilise la ruse en se faisant passer pour un dangereux serpent. L'étranger prend peur à son tour et accepte de partir ; enfin, tout le monde découvre qu'il n'était en réalité qu'un petit animal. Le niveau de langue est très proche de celui des pièces de la série *Beni u benu* de la *Radio of Soudan Council of Churches* des années 1980, et la pièce est très vivante et amusante. Elle est basée notamment sur la répétition, chaque animal s'adressant à l'étranger au moyen d'une variante de la même phrase. Par exemple, la grenouille demande : *Uwa minu elli ge dakalu biyut tanas sambala sambala zede ?* (Qui donc se permet d'entrer ainsi dans la maison des autres ?), tandis que le tigre dit : *Zol dakalu bet taki sambala sambala sakit zede ?* (Quelqu'un est donc entré ainsi chez toi ?).

La Lune est aussi une courte pièce (quatre pages), écrite par Stephen Ochalla. La lune a disparu et un groupe de villageois l'appellent pour qu'elle revienne. Elle symbolise la vérité, la liberté et les droits essentiels de l'homme. L'atmosphère ressemble à celle d'un drame antique, avec des groupes de gens anonymes se déplaçant en chantant et en parlant. Les personnages ne sont nommés que par des lettres : K, Sh, F. La langue est toujours l'arabe de Juba, avec de nombreuses didascalies en arabe standard. Il y a aussi des chansons en langues vernaculaires du sud. La répétition est très fréquente et semble être l'un des outils littéraires de prédilection de la pièce. La première phrase est répétée sans cesse jusqu'à la fin et est même chantée par les acteurs : *Woduru ya woduru gamara de woduru* (يى ودورو قمارا دي ودورو) (Elle a disparu, oh, la lune a disparu). La même expression est aussi souvent répétée par divers personnages : ainsi, K1 : « tabu ana sedid » (Ils m'ont beaucoup fatigué) ; Kb : « azabu ana sedid » (Ils m'ont beaucoup torturé) ; K1 : « katalu ana sedid » (Ils m'ont beaucoup mordu).

Intitulée *Warnish* (Le cirage), la troisième pièce est la plus longue (seize pages), et elle aussi est écrite par Stephen Ochalla. Elle a été jouée en 1997 lors du festival de théâtre de Carthage, en Tunisie. Le niveau de langue est plus proche de l'arabe de Khartoum, bien que les personnages soient des enfants des rues – des *Shammâsa* – et une jeune fille qui vient s'établir chez eux. Une analyse détaillée de cette pièce a été faite par Rebecca Lorins (*op. cit.*). Comme les autres pièces de *Kwoto* analysées par R. Solins, *Warnish* est basée sur la vie quotidienne des déplacés du sud à Khartoum, mais elle introduit aussi le spectateur dans un monde imaginaire et ne prétend pas être réaliste. Plus complexe que les pièces précédentes, celle-ci décrit la vie des enfants des rues, leur consommation de drogue et leur besoin de recréer des liens familiaux. Ces enfants travaillent comme cireurs de chaussures et n'ont pas de noms. Un chœur situé à l'arrière-scène répète régulièrement les paroles des enfants, comme un écho. Le niveau de langue inclut des emprunts à l'anglais, à l'arabe classique et à l'arabe de Juba. Le registre linguistique est

plus riche que dans d'autres pièces, mais les techniques sont très semblables, en particulier la répétition d'énoncés similaires par différents acteurs.

En 2000, Stephen Ochalla justifia l'usage de l'arabe dialectal plutôt que l'arabe de Juba par deux raisons : les enfants étaient des enfants des rues de Khartoum, pas spécialement des sudistes ; comme il savait que la pièce serait jouée en Tunisie, il avait opté pour un niveau de langue plus largement compréhensible par le public. Quelle que soit la raison de ce choix, il montre que *Kwoto* pouvait s'écarter d'une représentation linguistique dogmatique (l'arabe dialectal est la langue du nord), ce qui était un formidable défi dans le contexte soudanais.

Kwoto parvint ainsi à créer divers genres de pièces, à passer du réalisme social à l'absurde, à la critique et à la comédie. Le groupe mêla aussi divers niveaux de langue et diverses variétés linguistiques, reliant ainsi le théâtre du sud à d'autres genres, et à d'autres mondes. Si l'on garde à l'esprit que *Kwoto* se produisait à Khartoum dans les années 1990, une période particulièrement difficile pour tous les artistes soudanais, on peut les considérer comme des pionniers qui ont milité pour la déconstruction des frontières culturelles. Derrière cette image idyllique, la réalité était (et est toujours d'ailleurs) très tendue, les conflits internes et la compétition ne sont pas non plus absents. Mais *Kwoto* restera certainement dans les mémoires comme l'un des acteurs majeurs de la création artistique sudiste dans le nord du Soudan.

Après 2005 et la signature des Accords de paix, le climat politique et culturel à Khartoum s'est considérablement amélioré. Des chansons louant l'unité du pays et sa diversité culturelle devinrent à la mode. La vie des artistes sud-soudanais restait extrêmement difficile économiquement parlant, mais de nouvelles voix virent le jour, des femmes en particulier, comme la chanteuse Ker Deng qui chantait en dinka sur des mélodies du nord du pays (ses musiciens étant à la fois nordistes et sudistes), ou comme Joyce qui louait la paix en arabe de Juba sur des mélodies d'inspiration congolaise. De nouvelles radios privées sont apparues, aidant à la diffusion de divers chanteurs soudanais, y compris des sudistes, tandis qu'émergeait un courant particulier d'artistes mêlant des genres régionaux et des langues différentes (arabe, anglais, langues vernaculaires).

Les artistes sudistes installés à Khartoum ou au Caire dans les années 1990 étaient impliqués principalement dans la musique, la danse, le théâtre et les arts visuels. L'arabe de Juba a été utilisé comme une langue urbaine pan-sudiste à côté des langues vernaculaires du sud dans les domaines de la chanson et du théâtre. Mais l'usage artistique de l'arabe de Juba reste principalement oral.

Une question intéressante concerne le futur des artistes sudistes au Caire, à Khartoum et dans les autres centres urbains du nord du pays. Vont-ils rentrer dans le sud du pays ou bien rester dans le nord ? Il semble que, pour le moment, le retour dans le Sud soit relativement difficile ; ce sont aujourd'hui les artistes sudistes revenus du Kenya et ayant des liens plus étroits avec le SPLM/A qui occupent une position dominante à Juba.

Et maintenant ? La vie culturelle à Juba en 2009 et dans la diaspora (vue à travers Internet !)

Aujourd'hui, la ville de Juba a considérablement grandi ; sa population est estimée à 500 000 habitants avec la présence de nombreuses organisations internationales. Comme en 1972, mais dans un contexte international complètement différent, un certain nombre d'intellectuels et d'artistes sudistes sont de retour à Juba, et de nombreux projets sont en cours, notamment la création d'une nouvelle imprimerie et d'une maison d'édition en vue de publier la littérature sud-soudanaise, la création d'un *Southern Sudanese Writers' Club*[21] et d'un studio d'enregistrement pour les artistes du sud[22]. Le centre culturel Nyakuron reste le principal lieu de culture officiel qui accueille les différentes manifestations culturelles et politiques : la convention nationale du SPLA/M, les foires commerciales, l'élection de Miss Sud-Soudan, des conférences, des concerts…

La diaspora sud-soudanaise en Afrique de l'Est, en contact avec celle des États-Unis, semble jouer un rôle fondamental à Juba, alors que les rapports avec les artistes sudistes installés à Khartoum semblent plus compliqués. Internet devient le nouvel outil d'expression sociale, intellectuelle et artistique. Il aide à rassembler les artistes sud-soudanais dispersés et leur offre un lieu d'expression ainsi qu'un public virtuel. Des centaines de sites web ont vu le jour, donnant une image plus ou moins juste de ce qui se passe au sein de la diaspora et dans le sud. Certains sites web semblent liés à une ethnie en particulier, comme http://madingaweil.com/ qui, malgré son titre *Southern Sudanese Leading guitarists*, ne propose que des noms *dinka* (Nyankol Mathiang, Bol Deng, Malok Kuac…) ainsi que les chansons du SPLA/M. D'autres semblent plus ouverts, notamment le site *Gurtong Peace Trust Project*, basé au Kenya mais ayant des bureaux au Sud-Soudan, qui propose diverses informations sur la vie culturelle à Juba. GPTC a pour but de « repousser les obstacles, ethniques, politiques et personnels à la paix pour favoriser la voie vers l'unité, la paix et le respect mutuel entre les Sud-Soudanais »[23]. Créé par Napoleon Adok au début des années 2000, le site est dirigé par Jacob J. Akol depuis début 2006. Jacob J. Akol est un essayiste, auteur de deux livres publiés chez Pauline Publisher au Kenya : *Burden of Nationality. Memoirs of an African Aidworker/Journalist* (2006) et *Will Go the Distance : The Story of a 'Lost' Sudanese Boy of the Sixties* (2005.) Il est aussi le fondateur de l'AMDISS (*the Association for Media Development in Southern Sudan*). Avec Victor Lugala, il semble très actif dans l'institution culturelle qui se développe à Juba. C'est à lui que l'on doit l'idée de créer le *Southern Sudanese Writers' Club*.

---

[21] Voir les recommandations publiées en mai 2008 sur les sites de AMDISS (Association for Media Development in Southern Sudan www.amdiss.org) et en décembre 2008 sur le forum de Gurtong (www.gurtong.org/forum/)

[22] Interview de Gabriel Changson Chang, Ministre de la Culture, de la jeunesse et du sport, 9 juin 2009, Juba (www.gurtong.org/ forums/index.php, consulté le 3 juillet 2009).

[23] http://www.gurtong.org/AboutUs_Introduction.asp

Le site web *Gurtong* propose une liste de chanteurs, de peintres et d'écrivains sudistes anglophones. On y retrouve d'anciens noms tels que Francis Mading Deng, Bona Malwal, Taban Lo Liyong. La plupart des livres sont des analyses politiques du conflit sud-nord, écrits par des politiciens sudistes comme Abel Alier ou John Garang, ou par des intellectuels sudistes comme Dunstan Wai, George Tombe, Lako, Deng Akol Ruai… La liste reprend aussi quelques biographies d'anciens enfants-soldats et déplacés qui ont quitté le Soudan et dont les livres ont connu un certain succès aux États-Unis[24]. Elle comprend aussi quelques nouvelles récentes de trois écrivains du sud : *Of Nostalgia and Reality* de Alfred Sebit Lokuji (18 janvier 2009), *Juba's White House* de Victor Segala et *Night visitors* de John Oryem[25]. La nouvelle d'Alfred Sebit Lokuji relate la visite de l'auteur dans son village d'origine après cinquante ans d'absence, et les changements qui ont eu lieu : le village est presque vide, la forêt a repris ses droits, le passé est révolu à jamais. Celle de Victor Segala, qui recrée l'atmosphère de peur à Juba durant la guerre, raconte l'histoire d'un jeune journaliste sudiste menacé par les services de sécurité soudanais, qui découvre que sa sœur était la maîtresse du chef de la Sûreté. Une autre nouvelle de Victor Segala, *Port-Sudan*[26], raconte la vie d'un jeune sudiste qui travaille dans cette ville. Les deux nouvelles mêlent réalisme social et atmosphère fantastique et Victor Segala me semble être l'un des écrivains sudistes les plus créatifs actuellement. Malgré ses déclarations d'intention, le site *Gurtong* reste assez sélectif dans ses choix et se concentre surtout sur les artistes basés au Kenya et aux Etats-Unis, et sur quelques artistes au Sud-Soudan. Il n'inclut aucun artiste ou écrivain sudiste basé à Khartoum ou au Caire.

*

J'ai tenté de dresser ici, de façon très rapide, un petit panorama de la scène théâtrale et littéraire sud-soudanaise dans son contexte socio-économique et politique. Jusqu'au milieu des années 1990, la production de fiction littéraire était assez limitée, l'essentiel de la production écrite étant composée d'essais en politique et en sciences sociales. Les artistes et les écrivains sud-soudanais ont essentiellement vécu en exil, parfois dans des conditions extrêmement difficiles. Les ONG et les Églises ont été les seules à les aider, souvent de manière peu professionnelle. Mais les années 2000 ont vu émerger un phénomène médiatique sans précédent aux États-Unis : les enfants-soldats et les déplacés du Sud-Soudan aidés par l'Occident devinrent des stars à travers le

---

[24] Bok (Fr.), *Escape from Slavery: The true story of my ten years in captivity – and my journey to freedom in America.* New York : St Martin Press, 2003, 284 p. ; Deng (A.), *They Poured Fire On Us From The Sky: The True Story of Three Lost Boys from Sudan*. New York : Public Affairs, 2005, xxiii-311 p. ; Nhial (Ab.), *Lost Boy No More : A True Story Of Survival And Salvation*. Nashville : LifeWay, 2004, 185 p.

[25] Ces trois nouvelles, sous les Copyright© 2009 Gurtong Peace Project // P. O. Box 11756-00100, Nairobi-Kenya, sont disponibles sur www.gurtong.org/

[26] http://www.author-me.com/nonfiction/portsudanjournal.htm

rap et les romans[27] ! Ce phénomène médiatique pourrait n'être que de courte durée et il cache d'autres expériences artistiques, ailleurs au Soudan et dans la diaspora.

Deux langues principales ont caractérisé la production artistique : l'anglais (en particulier pour la production écrite) et différentes formes d'arabe (en particulier pour la production orale). Les langues du sud sont utilisées oralement dans la chanson et parfois le théâtre, mais je ne sais pas s'il existe une quelconque production écrite dans ces langues.

L'histoire artistique du Sud-Soudan attend d'être écrite par ceux qui y ont vécu ou parmi les communautés de réfugiés en diaspora. Cette question fondamentale concerne les relations futures entre les différentes communautés d'artistes sud-soudanais dispersés dans le monde.

■ Catherine MILLER

[27] Voir en particulier, autour du chanteur Emmanuel Jal :
http://hotsecretz.blogspot.com/2009/05/jals-war-child-movie-is-showing.html

ك : ودوروو يى قمارا دى ودوروو (فى شكل غنائي استعراضي)

ك ب : قمارا ودورو..ودورو سيبو إنا براهو .

ك أ: ودورو ما ودورو (المجموعة يلعبون بكلمة ودورو فى تشكيلات مختلفة)

ك :. قمارا دى ودورو ما ودورو

ك ب: دى منو ودورو قمارا دى ؟

ش ٤ : قمارا دى والله وتا صاقا ابـــا جـــا لانا ....وقف ولادة تنا !..
صحيح قمارا دى نصحية؟!

بنات : يا قمارا ..غياب تاكى دى ..سيبو إنـــا ما قالابو .

شباب : صوت تا نقارة وقف .

ش٣ : كلام تاكى يا قمارا ناس نسيتو بادوون .

ك : ودورو يى ودورو قمارا دى ودورو .

قورى : كلام تاكى يا قمارا ..ناس تانيين بقى قاكلو اكلو بآدوون .
.تانيين قي قاتلو قاتلو شباب الإدنو فكرا كلو يوم.. قي دوسومن .
قى كانقومن ..ليه يا قمارا .

ك : (فى تشكيل) تعال لانا قوام يا قمارا

قورى : اتا عارف تاخير تاكى دى يا قمارا

ك أ : تعبو انـــا شديد

ك ب : عذبو انـــا شديد

ك أ : قاتلو انـــا شديد

ك ب: اتـــا بجـــا متين يا قمارا ؟

قورى : تعال..تعال..والله كان اتا ما جـــا !..موش ناس تنا باقين بيو اتـــا بره ؟! انا قورى موش كلو يوم ناس قى كينجقالى انا اوير ..لكن دور دى اتا بشوف تعال ..تعال فى عيال تانين ما قيدر استينى اتا صبر توهمن كالاسو عشان قلبا تومن وفكرا تومن ضعيف

ك : ما قيدر استينى اتا واقا فى كروبوو (غنائى)

ك ب :يا قمارا تا خير ..باركو عيال تنا .

ش ٣ : باركو نسوان تنا

ف١ :يا قمارا تا عافية رسلو لانا حراس تاكى ملائكة تاكى

ك ف/ كيلىومن جا ..دى ترابتنا ..رسلو ضل تاكى لانـــا يا قمارا

ف٢ : رسلو ضل تاكى لى واطا تنا .. لتراب تنا دى

ك : تراب تنـــا أرواح تا أجداد تنا موربى دينق ديت نقون دينق نيكانق

Première page du manuscrit de la pièce *Gamar* (La lune) du théâtre de Kwoto